

Londres, rencontre ici une indifférence regrettable.

Pour nous, ce changement apporté à l'art chirurgical nous paraît si important et si utile, que nous n'hésitons pas à en faire part aux nombreux lecteurs de l'*Opinion Publique*. Et, jusqu'à preuve du contraire, nous nous avouons partisan de ce nouveau mode de pansement. Maintenant, si quelque homme de la science y trouve à redire, qu'il s'explique, nous n'y avons pas d'objection. C'est du choc des idées que jaillit la lumière.

UN AMI DE LA SCIENCE.

LE PÈRE JÉSUITE DALMA

Tué au fort Ste. Anne de la Baie-d'Hudson

Au nombre des jésuites tombés dans la Nouvelle-France, martyrs de la foi ou victimes de leur devoir, il faut compter le père Antoine Dalmas. D'après l'abbé Tanguay, il naquit à Quimper Corentin, en Bretagne, et vint au Canada, au mois d'août 1670, en compagnie des PP. de la Ribourde, Guénin et Landon. Les registres de Sillery, continue le savant abbé, renferment sa signature en 1676, au bas d'un acte de baptême. Il hiverna en 1693 à Chicoutimi, où il avait été envoyé pour secourir le Père de Crespien, et fut, le 3 mars de la même année, au fort Sainte-Anne de la Baie-d'Hudson, tué par les sauvages.

Le Père Martin, dans son ouvrage : *Les Jésuites-martyrs du Canada*, a omis de mentionner le nom du Père Dalmas, dans son appendice consacré à la mort de ceux qui n'ont pas été absolument martyrisés. M. Francis Parkman, dans *Les Jésuites dans l'Amérique du Nord au 17^{me} siècle*, ne mentionne ni la mort ni même le nom du père Dalmas, et l'abbé Tanguay accuse inexactement les sauvages d'avoir tué le Père Dalmas.

Un document transcrit dans les volumes manuscrits de la Société Littéraire et Historique de Québec, et intitulé : "Relation de ce qui s'est passé en Canada, depuis septembre 1692 jusqu'au départ des vaisseaux, en 1693," me permet de corriger cette inexactitude, et de réparer cette omission du Père Martin et de M. Parkman.

Dans ce document qui peut être attribué à M. de Champigny, intendant du Canada, se trouve le passage suivant relatif à la mort du Père Dalmas :

Dans le même temps (c'est-à-dire vers le milieu de juin 1693) on apporta à Québec, par un canot qui arriva de la baie du Nord (Baie-d'Hudson) que les postes que les Français y occupent n'étaient gardés que par quatre hommes, et que les autres en étaient partis faute de vivres ; que le nommé Guillory, armurier de la compagnie du Nord, y avait assassiné le chirurgien et le Père Dalmas, jésuite, le premier d'un coup de fusil, hors le fort, pendant que la garnison était à la chasse, pour un léger démêlé qu'ils eurent, et le Père à coup de hache, appréhendé, après lui avoir confié son crime au sortir de servir sa messe, n'étant qu'eux deux dans le fort, qu'il ne le décelât au commandant.

Un peu plus loin, dans le même document, on trouve cet autre passage sur le même sujet :

Le treizième du même mois (juillet) il arriva un canot de la Baie-d'Hudson qui nous rapporta que la disette de vivres les avait obligés à ne laisser que cinq hommes dans le fort Sainte-Anne, au nombre desquels était un malheureux qui sans aucune raison, et par un désespoir qui paraît tenir de la folie, avait tué le chirurgien du Fort, ensuite le Père Dalmas, jésuite-missionnaire, qui avait eu connaissance de son premier crime, qu'ils l'avaient laissé aux fers, et venaient savoir ce que l'on en voulait faire.

J'ignore quel fut le sort de Guillory, mais il me paraît incontestable que ce malheureux, par méchanceté ou par folie, fut l'assassin du Père Dalmas, et qu'il le tua de la manière décrite dans la première citation. C'est un nom de plus à ajouter à ceux de la Compagnie de Jésus qui répandirent leur sang en Canada. On peut donc appliquer au Père Dalmas ce que le charmant et brillant écrivain américain dit en général des missionnaires du Canada :

Une vie isolée de toutes relations sociales, et éloignés de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire ou sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires.

Québec, 12 mai 1879. T. P. BÉDARD.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 21 mai 1879.

Les modes de ce printemps sont aux robes courtes légèrement relevées par le panier, style Pompadour. Le brocart, les étoffes à riches dessins brodés d'or obtiennent près de nos grandes *ladies* un renouveau de succès.

Puisque les marronniers ont mis leurs panaches blancs et les glycines leurs aigrettes bleues ; puisque les rosiers ont suspendu aux balcons leurs lianes enguirlandées et que la montagne s'est taillée, elle-même, une robe verte agrémentée de boutons d'or, il est donc bien naturel que la plus belle moitié du genre humain cherche aussi à se transformer, à se fleurir et se parer de tout ce que les magasins et les *dress-makers* offrent de gracieux. Il ne faut donc pas lui en vouloir si en ce moment les miracles de la mode sont son unique préoccupation, si elle ne rêve que satin, damas et dentelles, etc.

Le commerce a beau jeter les hauts cris, les banques rendre l'âme et les maris ruinés se brûler la cervelle, nos belles yankees n'en aiment pas moins les belles robes et les bijoux de prix. Leur amour de la toilette ne connaît pas de bornes ; si elles osaient, elles se feraient faire autant de robes qu'il y a de jours dans l'année. J'en connais une qui donne en ce moment ses costumes à neuf *dress-makers* à la fois, afin de les avoir plus tôt pour partir pour Saratoga.

— Pourquoi pas dix, lui dit son mari.

— Parce que, répondit-elle, le chiffre neuf est très-poétique.

— Poétique ?

— N'avons nous pas les neuf muses ?

— Et après ?

— Nous sommes en soixante-dix-neuf.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Et de tous mes costumes, celui que j'aime le mieux, le savez-vous ?

— Ma foi, non.

— C'est le neuf.

— Ah ! ma chère, fit l'époux abasourdi, je vous en prie, *enough*."

Feu Dupin aîné, président de l'ex-Sénat impérial, fit un discours effréné sur le luxe non moins effréné des femmes de son temps.

La chronique raconte qu'en lisant cet affreux réquisitoire, les grandes coquettes de Paris en ont pâli sous leur rouge et senti leurs faux cheveux se dresser !

Et, certes, il y avait bien de quoi.

Si ce vieux moraliste pouvait voir ce qui se passe ici de nos jours ; si, ressuscitée par le générateur électrique d'Edison, son ombre avait daigné prendre place au parterre de l'Opéra, un soir de première représentation, alors que madame Gerster égrené ses roulades et que les grandes dames des premières loges s'épanouissent dans leurs magnifiques toilettes, le pauvre cher homme en aurait rebondi sur ses souliers ferrés et serait mort d'apoplexie une seconde fois.

On reproche aux Américaines d'exagérer les prescriptions de la mode, de porter trop de dentelles et de bijoux, de s'habiller moins comme des femmes du monde que comme des mondaines.

Ces critiques ont peut-être du vrai.

A Paris, les dames de haute société ne savent qu'imaginer pour être à la fois séduisantes et respectables, magnifiques et comme il faut. Leur plus grand chagrin est d'être confondues avec celles que l'on appelle des cocottes, lesquelles ne reculent devant aucune extravagance de toilette afin de captiver plus sûrement la foule des Jupiters dont elles se font les Danaüs.

A New-York, c'est tout différent : le vice n'y est pas étincelant ; il n'est que hideux. Les dames aux camélias n'y tiennent pas le haut du pavé. Elles ne feraient pas leurs frais ; et voilà pourquoi : les Américaines du vrai monde, plus rusées en cela que les grandes dames de Paris, se chargent, à elles seules, de ruiner leurs maris. Ce qui fait que lorsque

ceux-ci ont fini de payer toutes leurs folles dépenses, il ne reste rien pour les cocottes.

Aussi, quelle profusion de tissus précieux, de bijoux et de colifichets en l'honneur de ces enfants gâtés !

La femme de Néron, une impératrice, n'avait qu'une robe de soie ; aujourd'hui, je pourrais citer telle personne qui en a cinquante.

Ce n'est pas seulement de la galanterie que les Américains ont pour leurs femmes, c'est un culte... qui fait pendant avec celui du dieu dollar.

Ces deux divinités des yankees vivent en bon accord, on peut dire qu'elles se font valoir mutuellement.

Car, sans dollars, comment satisfaire le plus capricieux des êtres ? et sans la femme, que ferait-on des dollars ?

J'ai remarqué, aussi bien au Canada qu'aux Etats-Unis, que le clergé s'abstenait généralement de fulminer contre la coquetterie des femmes.

En fermant les yeux sur un thème qui peut fournir tant de ressources à l'art oratoire, mes-sieurs les prédicateurs prouvent qu'ils dédaignent les sujets surannés et les vieilles rengaines d'autrefois.

Cependant, j'aimerais bien qu'une voix plus autorisée que la mienne conseillât à ces dames de porter des robes moins longues ; de ne plus balayer les rues avec leurs robes. La corporation est assez riche pour nettoyer la ville à ses frais, et avec des balais moins coûteux. Du reste, on s'expose à bien des désagréments en laissant traîner sa robe dans la boue. En voici un exemple :

Sans aller plus loin, hier, une dame du meilleur monde, sortant de chez Macy, attendait sa voiture au coin de la 14^{me} rue. Un aveugle, conduit par son chien, mit par hasard ses deux pieds sur la queue de sa robe, qui avait bien une verge de long :

— Que faites-vous là ? fit la dame courroucée, en se retournant.

— Madame, j'attends le car !"

ANTHONY RALPH.

CORRIGEONS LES ENFANTS

Le petit Philippe dit à sa grande sœur Emma :

— Il paraît que tu vas marier M. Bertrand.

Pourquoi permet-on à cet enfant de s'exprimer aussi incorrectement ?

Il faut dire : " Il paraît que tu vas épouser M. Bertrand."

Marier quelqu'un, c'est le marier à quelqu'autre qu'à soi-même.

Epouser quelqu'un, c'est l'épouser soi-même.

Voilà la différence.

Aux oreilles des étrangers qui savent le français, cela résonne étrangement.

Nous ne soignons pas notre langage. Nous ne redressons pas les enfants qui se servent de termes impropres, et nous passons pour des ignorants.

Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique Septentrionale 1614-1698

— Mémoires originaux et inédits

Un Français, M. Pierre Margry, annonce la publication prochaine d'un ouvrage en trois volumes contenant l'histoire des découvertes et établissements des Français en Amérique. Nous croyons devoir publier la préface de cet ouvrage si précieux pour nous, d'un si grand intérêt national et historique.

Quelques mots, dit M. Margry, nous semblent nécessaires pour faire comprendre l'importance du recueil de mémoires que nous annonçons ici.

Nous dirons d'abord que l'antagonisme de la France et de l'Angleterre n'assura pas seulement, en 1783, l'indépendance des colonies de cette dernière puissance dans l'Amérique du Nord ; un autre de ses effets fut de donner aux Etats-Unis, comme limites de leur territoire, les grands

lacs au nord, le golfe du Mexique au sud, et le Mississippi à l'ouest.

Nos anciennes possessions payèrent ainsi, pour bien dire, la dot de ce peuple parvenu à sa majorité. En effet, dans le mémoire du marquis de Vaudreuil du 16 février 1756, les limites orientales des colonies françaises et anglaises étaient, du côté de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-York, la chaîne de montagnes qui commence au-dessous de la rivière Saint-George et se prolonge jusqu'aux Alleghans ; puis ces derniers monts formaient la frontière du côté de la Pensylvanie, de la Virginie et de la Caroline.

Le même antagonisme de la France et de l'Angleterre détermina, vingt ans après, un nouvel accroissement territorial des Etats-Unis, pris également sur nos anciennes possessions. L'espace que nous occupions à l'ouest du Mississippi, espace que nous avions cédé en 1763 à l'Espagne, et qu'elle nous avait rendu par le traité de Saint-Idefonse, allait compléter notre œuvre de 1783 en faveur du nouveau peuple, destiné à être comme l'héritier de la plus belle partie de notre ancien empire.

Le fils du comte de Chatham, William Pitt, avait commencé sa vie politique en annonçant au Parlement le traité qui nous vengeait des humiliations de la guerre de Sept Ans, dont son père avait été le principal meneur. Il se sentit par cela même comme frappé dans la gloire de son nom, et ne cessa de poursuivre, dans sa haine contre Louis XVI et contre la France pendant la Révolution, le souvenir de la perte que nous avions fait éprouver à son pays. Le traité d'Amiens, auquel l'Angleterre fut contrainte, ne suspendit qu'un moment la politique que Pitt avait suivie. Bientôt après, le refus du cabinet britannique de rendre Malte, faisant pressentir au premier consul la rupture de la paix, la France céda la Louisiane aux Etats-Unis, pour qu'au moment où la guerre éclaterait son ennemie ne s'en emparât pas. C'était là un coup terrible porté à celle-ci par un homme qui se connaissait en tactique. L'Angleterre voyait dans la restitution de Malte un sujet de crainte pour la route des Indes par l'est. Le premier consul puni son manque de parole en donnant aux Etats-Unis la route de l'ouest.

Lorsque l'on observe l'état présent des contrées jadis françaises à travers lesquelles passe cette grande route, et que l'on voit tout cet espace, c'est-à-dire les terres situées entre les Alleghans et les Montagnes-Rocheuses, couvert de nombreuses populations, on est obligé de reconnaître qu'il n'a fallu rien moins, pour le féconder, que les alluvions constantes de l'émigration européenne. Une nation seule s'y fût épuisée sans succès. La civilisation ainsi a été servie d'une manière admirable par les circonstances qui ont obligé la France de céder ces pays.

En conséquence, s'il est très-vrai qu'il devait nous être douloureux de nous en détacher après y avoir tant laissé de nous-mêmes et en avoir tant espéré, il faut porter ses regards plus haut et comprendre qu'il y a dans la vie des nations comme dans celle des individus autre chose que de posséder ; et, lorsqu'on a fini une tâche, accompli une mission, l'on doit se tenir pour content.

Les peuples, de même, qui ont laissé derrière eux la trace de services rendus, ont la plus belle richesse que l'on puisse envier. Le rôle de la France dans l'Amérique du Nord semble avoir été de préparer les destinées de ce continent.

A ce compte, le concours prêté par elle à l'émancipation des treize colonies anglaises situées sur les côtes de l'Atlantique, et l'accroissement des Etats-Unis par la cession de la plus belle portion de notre héritage, ne sont que notre second titre à la gratitude de l'Amérique du Nord. Notre premier a été réellement les colonies que nous y avons faites et les colonies que nous y avons ensuite établies, œuvre pleine de dangers, d'un immense labeur, et d'abnégation dans le présent par cela en vue de l'avenir, œuvre d'honneur même, puisqu'une grande partie de l'Amérique y doit voir son origine, sa naissance et son premier développement.

Ces raisons nous ont porté à recueillir les documents relatifs aux explorations des Français dans les contrées cédées à la confédération américaine par les traités de 1783 et 1803.

Les trois volumes que nous publions aujourd'hui sont comme l'acte de naissance des nombreux Etats qui se sont élevés dans cette vaste étendue de territoire. Les documents qu'ils contiennent sont en effet les papiers de ceux qui, les premiers, ont reconnu le sol, suivi le cours des eaux, défriché la prairie, ouvert les forêts et établi des habitations au milieu des peuplades sauvages. Ces hommes sont les pères de ces vastes contrées, et, quand le récit de leurs actes mérite par leurs résultats le respect des générations qui en ont profité, quand il est assez beau pour que les descendants des anciens colons puissent s'en faire gloire au milieu des rives qui les absorbent de plus en plus, nous ne craignons pas de dire qu'en dehors de ces considérations il est assez intéressant, assez émouvant, pour que l'histoire générale s'attache aux incidents comme aux hommes qu'il nous présente.

Le premier de ces volumes comprend les voyages des Français sur les lacs Huron, Erie et Ontario, ainsi que les découvertes de la vallée du Mississippi. Dans ces récits, un personnage s'élève au-dessus de tous les autres de la hauteur de son intelligence, de son courage et de sa constance, de même qu'il dominait ses compagnons par sa taille, qui leur permettait d'apercevoir sa tête au-dessus des herbes.

Les lettres de ce personnage, dont on ne connaissait rien jusqu'ici, éclairent et complètent